

Dossier Lecture et écriture

... Et points de vue

Les AL n°17 donnaient des extraits prometteurs d'un essai de Milan KUNDERA, "**L'art du roman**". Celui-ci tient ses promesses. Comme à l'AFL on a la fibre littéraire, je m'engage plus avant dans la découverte de l'œuvre de Milan. KUNDERA, "**La Plaisanterie**", "**Risibles amours**" m'enchantent. Au passage suivant de "**Le livre du rire et de l'oubli**", mes sens aiguisés d'universitaire estival sonnent l'alarme.

"La graphomanie (manie d'écrire des livres) prend fatalement les proportions d'une épidémie lorsque le développement de la société réalise trois conditions fondamentales :

- 1. Un niveau élevé de bien-être général qui permet aux gens de se consacrer à une activité inutile.*
- 2. Un haut degré d'atomisation de la vie sociale et, par conséquent, d'isolement général des individus.*
- 3. Le manque radical de grands changements sociaux dans la vie interne de la nation (de ce point de vue, il me paraît symptomatique qu'en France où il ne se passe pratiquement rien, le pourcentage d'écrivains soit vingt et une fois plus élevé qu'en Israël. [...])*

Mais l'effet, par choc en retour, se répercute sur la cause. L'isolement général engendre la graphomanie et la graphomanie généralisée renforce et aggrave à son tour l'isolement.

À l'ère de la graphomanie universelle, le fait d'écrire des livres prend un sens opposé : chacun s'entoure de ses propres mots comme d'un mur de miroirs qui ne laisse filtrer aucune voix du dehors."

Milan KUNDERA,

"**Le livre du rire et de l'oubli**", Folio, pages 146-147.

À quoi sert-il de chercher les conditions de mise en place du comportement de scripteur, si écrire isole ? Qu'est-ce qui de ma compréhension ou de sa plume dérape ? Peut-être la traduction a-t-elle encore fait des siennes !

D'ici à ce que tout un chacun écrive des livres, voire des livres de littérature avant-gardiste et/ou nombriliste, il y aura un long temps avant qu'une nouvelle donne démocratique ait dans son jeu l'écriture.

Les nouveaux écrits des nouveaux scripteurs n'entreront pas en concurrence avec les écrivains restés classiques tant dans la forme que dans le fond. Ils diront autre chose, autrement.

Alors pas de panique. Pas de garde-fous.

Laissez les fous rire des écrits vains et citez Electre :

"Ce qui me branche c'est écrire

Ma vengeance sera pire

Si c'est mon pair qui en soupire."

Allons, comme à l'AFL on a de l'humour, on voudra croire que c'est une pointe de cynisme trop aiguisée qui nous aura chatouillés.

Thierry Opillard

Réunis six jours pour réfléchir à la "production d'écrits", les participants du stage devaient voir leur réflexion stimulée par deux intervenants. Les deux éclairages choisis condensaient deux courants de pratiques, celui de Claudette ORIOL-BOYER et d'Élisabeth BING, les plus représentatifs de ce qui se dit et de ce qui se fait aujourd'hui dans les ateliers d'écriture. L'un et l'autre, résolument tournés vers la didactique de ce savoir, affichaient cependant un clivage déjà annoncé dans les documents préparatoires au stage :

- Pour le premier, un travail sur le matériau, le signifiant, dans une perspective structuraliste clairement revendiquée et nourrissant une théorie du texte, tournée vers le souci de donner à tous une manière d'entamer une démarche d'écrivain.

- Pour le deuxième, une approche qui place le sujet au centre de la production afin d'accéder à une langue qui soit la sienne. Avec, comme axiome majeur, que c'est le langage qui fonde l'être humain et qu'il s'agit de retrouver le terreau de nos mots que l'on a appris à taire (terre ?). Formulation qui convoque sur le terrain de l'écriture la psychanalyse.

Ces deux représentations, évidemment réductrices, ne prétendent nullement circonscrire en totalité les présupposés théoriques et les démarches effectives de ces deux courants. On pourra lire dans ces pages la présentation plus complète et certainement plus juste de ces ateliers que nous avons eu à côtoyer pendant un temps trop court. En cela, la tâche des deux intervenants n'en était pas rendue plus facile, d'autant qu'engagés dans une réflexion sur la relation entre le savoir et le pouvoir et sur les questions du statut de l'apprenant (ainsi dit pour faire court), cela nous plaçait d'emblée dans une position de suspicion légitime.

Très vite, il est apparu que les deux démarches d'écriture auxquelles nous étions confrontés, méconnaissaient et rataient une dimension qui, pour certains d'entre nous, semblait primordiale. Celle de l'écriture dans un projet, c'est-à-dire celle du statut de l'écrivain (écrivain, écrivain ?) et corrélativement la question du "comment apprendre à écrire l'écrit adéquat à la situation et à mon projet dans cette situation". Vaste programme bien au-delà des mots.

Mais encore faut-il élucider ce qui fait ou ce qui peut faire problème dans les ateliers d'écriture présentés.

Légitimement, ces ateliers s'appuient sur un appareillage conceptuel, sur un système d'idées qui marquent par nature le cheminement de leurs pratiques respectives. Et il y a forcément et heureusement cohérence entre les deux. Et c'est bien cela qu'il faut questionner si l'on espère mettre à jour la ligne de fracture entre les idées généreuses mises en avant et face auxquelles aucun éducateur soucieux de s'engager dans une démarche de questionnement de la relation savoir-pouvoir ne peut rester insensible et les limites internes dont sont irrémédiablement porteurs ces modèles théoriques...

Même au prix d'un gigantesque "grand écart", ils ne peuvent prétendre rallier à leur cause la problématique qui est celle de beaucoup d'entre nous parce que leur point de vue est entaché d'un point aveugle : celui de l'historico-social. Ce qui n'est pas un moindre paradoxe, comme on le verra pour le structuralisme. Ce qui leur manque n'est pas ce que nous avons en plus dans notre regard. Il s'agit tout simplement, et ce n'est pas rien, d'une différence essentielle de point de vue.

Insistons pour dire qu'il ne s'agit pas là d'une remise en cause de la solidité théorique de chacun de ces ateliers. Ni des apports positifs nés de leurs recherches et de leurs pratiques. Mais, si l'on tient à se situer, c'est-à-dire marquer en quoi les idées exposées ne peuvent complètement nous rallier, encore faut-il savoir par rapport à quoi. Ce n'est qu'en passant au crible les fondements théoriques que l'on peut espérer atteindre à plus de clarté.

- D'une part, les fondements du structuralisme qui ne sont que trop rarement exposés, il faut bien le reconnaître.

- D'autre part, le recours à une psychanalyse qui se limite à «faire dans le sujet» ne peut manquer de nous interpeller.

I. QUAND IL EST QUESTION DE STRUCTURALISME

Il est clair que la vie culturelle française a été marquée à partir des années 1960 par un engouement d'une ampleur exceptionnelle pour des œuvres et des thèmes théoriques regroupés sous le nom de structuralisme. Autour des travaux de LEVI-STRAUSS et des courants de recherche linguistique auxquels il proclame sa dette (SAUSSURE, JAKOBSON, TROUBETSKOL.) autour des thèses psychanalytiques de LACAN et épistémologiques de M. FOUCAULT, ainsi que de plusieurs autres théoriciens, notamment de la production littéraire ou encore de la psychologie (la psychologie génétique de PIAGET), une vague de curiosité, d'intérêt, de débats et de publications ont déferlé.

Les positions structuralistes prétendent, au travers de différentes disciplines, participer à une part capitale du mouvement moderne du savoir. La question essentielle étant de se demander à quoi servent les sciences de l'Homme, ou mieux qui servent-elles, la réponse du structuralisme est : la vérité. Or, comme chacun le sait la vérité est révolutionnaire ! Cela suffit-il pour que le structuralisme constitue un mouvement de progrès ? Le structuralisme va se positionner face aux "idéologies philosophiques rétrogrades de la subjectivité", comme un savoir libérateur. D'autant que les figures de proue du structuralisme vont afficher des conceptions largement démocratiques quand ce ne sera de la sympathie pour le socialisme.

Le structuralisme se prétend cohérent et unifié par delà ses manifestations diverses, notamment dans ses rapports visibles avec le marxisme, invoqué comme un parent très proche.

Lucien SÈVE¹ note justement que cette irruption en force se fait au moment où s'effondrent les idéologies philosophiques du sujet, c'est-à-dire des systèmes d'interprétation du monde à caractère spéculatif. Les sciences du monde contraignent à opérer un choix entre la subjectivité individuelle qui se prend pour la première et l'objectivité des déterminations sociales sur la base desquelles elle se forme. Et ce n'est pas un hasard si les thèses de LÉVI-STRAUSS ont commencé à être entendues dans le même temps où devenait patent l'échec des essais de SARTRE, dans "**Critique de la raison dialectique**". Tout son discours tentait à promouvoir le primat individualiste de la conscience individuelle. Et sans doute, le hasard est-il encore moindre quand, au nom de la science de l'Homme, LÉVI-STRAUSS a signifié son congé à toute l'idéologie du sujet et surtout à son dernier représentant notoire, l'existentialisme sartrien, dans le dernier chapitre de "**La pensée sauvage**"².

Les thèmes structuralistes (alors que le structuralisme se défend de toute filiation philosophique au travers, notamment, de son caractère interdisciplinaire) apparaissent comme constitutifs d'une philosophie nouvelle, celle qui prend la place des philosophies de la subjectivité. En quelque sorte, le structuralisme tente de proclamer la fin de la philosophie de la science de l'Homme et critique radicalement toute idéologie du "sujet humain" au nom des conditions objectives de tout "fait humain". Ce faisant, et ce n'est pas un moindre paradoxe, ce mouvement d'idées paraît converger avec le marxisme. Sauf que cela mérite d'être regardé de plus près.

1. Le concept de structure

Dans son acception la plus riche, le concept de structure désigne un système de rapports internes stables, déterminant les caractéristiques essentielles d'un objet, constituant une réalité irréductible à la simple somme de ses éléments et qui les régit dans leur manière d'être, comme dans leur loi de transformation. On pourra ainsi par exemple parler de structure à partir d'un texte, filmique ou scriptural, pictural...

Entendu de la sorte, ce concept n'est pas une nouveauté et c'est même la dialectique hégélienne qui l'a introduit. Le premier fait humain qui ait été scientifiquement conçu en termes de structures, ce n'est

¹ Lucien SÈVE, **Structuralisme et dialectique**, Editions sociales, Paris, 1984.

² Claude LÉVI-STRAUSS, **La pensée sauvage**, Pion, 1962. Pages 324 et suivantes.

pas la langue, l'inconscient ou le système de parenté au début du siècle, mais en plein milieu du XIX^e siècle chez les fondateurs du matérialisme historique, la société elle-même !³

2. La synchronie et la diachronie

Les divergences ne risquent pas d'apparaître non plus quand le structuralisme pose comme priorité méthodologique capitale le point de vue synchronique sur le point de vue diachronique. C'est-à-dire quand il est nécessaire de distinguer l'étude d'une structure dans sa consistance et son fonctionnement à un moment donné (point de vue synchronique) et l'étude des transformations de cette structure à travers le temps (point de vue diachronique), c'est-à-dire ne pas confondre configuration et transformation et que, de plus, si l'histoire est bien celle de la structure (et non celle de ses éléments isolés), il est nécessaire de connaître d'abord la consistance de cette structure pour rendre compte ensuite de son histoire. Autrement dit, commencer par savoir ce dont il y a histoire avant de prétendre suivre son fil⁴.

3. La divergence fondamentale

Il pourrait donc sembler qu'entre méthode structurale et méthode dialectique il n'y a aucune différence notable. C'est ce que prétend Claude LÉVI-STRAUSS quand il affirme, dans "**Anthropologie structurale**"⁵ : "*J'essaie de réintégrer dans le courant marxiste les acquisitions ethnographiques de ces cinquante dernières années*" ou, à propos de la notion de structure, "...[qu'il l'a] empruntée à Marx et Engels". Mais le structuralisme ne se borne pas à poser la priorité méthodologique de la synchronie sur la diachronie. Il les sépare dans leur être même au point de rendre incompréhensible leur évidente unité. Il est caractéristique qu'il fasse de la diachronie, c'est-à-dire de l'histoire, un problème insoluble tant n'est pas vue sa connexion intime avec la structure. Pour le structuralisme, le développement ne peut être envisagé que de deux façons :

- Soit il s'agit du simple déploiement dans le temps des virtualités de la structure, ce qui tend à un achèvement et donc à l'immobilité au lieu d'être ouvert sur l'avenir.
- Soit il s'agit d'une véritable transformation de la structure pensée comme véritable éclatement, car elle se heurte à des conditions externes incompatibles avec les limites de sa variabilité. Dans ce cas, il n'y a pas de loi interne de développement historique qui soit concevable.

Alors que tout l'esprit de la dialectique est de montrer le processus comme la réalité unique de deux aspects, la structure et l'histoire, le structuralisme méconnaît cette unité et ne retient de la structure que son aspect d'invariance relative et se trouve déchiré entre des structures sans réelle histoire et une histoire sans réelle structure.

4. La contradiction dialectique

Le marxisme permet de penser rationnellement l'unité de la structure et de l'histoire, parce qu'il a identifié le moteur même de tout processus : la contradiction dialectique. Étant unité des contraires, la contradiction rend compte à la fois de l'invariance relative de la structure et donc de l'unité interne ; mais étant en même temps opposition des contraires, elle rend compte du dynamisme interne de la structure et des transformations qualitatives qui la font accéder à une réelle histoire. Autrement dit, la structure appartient pleinement à l'histoire parce que l'histoire a sa source au fond même de la structure.

Le structuralisme ne connaît pas la contradiction dialectique. Il ne connaît que l'opposition complémentaire. Ses références sont les relations d'opposition complémentaire, binaires qui existent entre les éléments d'un système phonétique, d'un système de parenté, d'un système de concepts, de signes...

³ Voir préface de *La contribution à la critique de l'économie politique*, K. MARX, Éditions sociale, Paris, 1977. Page 2.

⁴ Cf. la méthode de MARX en économie politique, par exemple, K. MARX, *Le capital*, livre I, tome I, Editions sociales. Page 21.

⁵ C. LÉVI-STRAUSS, *Anthropologie structurale*, Pion, 1958. Page 354.

Il est clair que le structuralisme ne peut pas voir les contradictions dialectiques, point de suture entre l'histoire et la structure, parce qu'il ne prend pas en considération la base de toute dialectique des faits humains : celle des rapports sociaux. Car c'est dans la pratique matérielle des hommes qu'est enracinée la dialectique de tous les autres aspects de leur existence sociale.

5. L'interdisciplinarité du structuralisme

Sans doute faut-il être attentif à cette velléité du structuralisme à généraliser au nom de toutes les sciences de l'Homme. Et nous rejoignons là au plus près nos préoccupations car, sans couleur d'interdisciplinarité, le structuralisme censure de fait l'économie politique et prétend théoriser sur l'Homme en détachant certaines de ses activités ou productions (par exemple l'écrit) du système total que constituent les formations sociales. Étrange paradoxe d'une pensée pour qui, en règle générale, rien n'a de sens que par sa position dans un système total. De même, axiome majeur du structuralisme, la linguistique devient la science pilote de l'ensemble des sciences de l'Homme⁶. Puisque est posé en postulat que le langage est le fait culturel par excellence distinguant l'homme de l'animal. Thèse de l'innéité du langage, explicite chez CHOMSKY et en référence à DESCARTES. Mais si DESCARTES pouvait le croire à son époque, on sait aujourd'hui que cette différenciation a été produite peu à peu par un système de causes dont le langage est un élément parmi d'autres aussi importants, comme la fabrication d'outils, la base du processus étant la production des moyens du subsistance. Cette définition de l'Homme par le langage (que l'on retrouve largement en psychanalyse), à l'exclusion absolue du travail et des rapports sociaux, on la retrouve en écho, comme bon nombre de thèmes structuralistes, chez J. MONOD : "...le langage symbolique est la performance spécifique de l'Homme".⁷

La réalité de l'essence humaine est l'ensemble des rapports sociaux. Or, le propre du structuralisme est de tendre à nous ramener en deçà de cette découverte en postulant que les structures dérivent "*de lois universelles de l'esprit humain*", revenant à DESCARTES dans ce qu'il a de plus périmé : l'innéité des idées, l'idéalisme métaphysique⁸.

Comme cette position est difficilement conciliable avec un savoir positif, ces prétendues lois universelles sont rapportées à d'hypothétiques structures héréditaires du cerveau humain⁹, à la thèse biologique, pour en venir enfin à l'innéité des processus de construction des structures"^{10 11}.

Ce qui autorise Lucien SÈVE à adresser une critique sévère au structuralisme : "*Aussi, à y mieux regarder, on constate que la science de l'Homme selon le structuralisme, c'est la restauration du mystère de l'histoire, la dévalorisation foncière de son sens, la condamnation de l'Homme à l'inconscience structurelle, la rupture radicale entre savoir théorique et émancipation pratique.*"¹²

On vient de l'entrevoir, le structuralisme qui revendique de remplacer une théorie de l'existant singulier par une approche objective du "fait humain" rate par là même la caractéristique essentielle du terrain sur lequel il entend se placer lui-même.

Finalement, on ne peut pas reprocher au structuralisme de ne pas prendre en compte ce qu'idéologiquement il tend à ignorer. On peut tout au plus lui reprocher de faire croire qu'il en parle. Le structuralisme a cru trouver une réponse en abandonnant le social à lui-même et en chosifiant le symbolique d'une façon déréalisante.

⁶ Anthropologie structurale, ouvrage cité, page 392.

⁷ MONOD, Le hasard et la nécessité. Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne, Seuil, Paris, 1970. Page 144.

⁸ Anthropologie structurale, ouvrage cité, pages 65, 75, 91, etc.

⁹ Anthropologie structurale, ouvrage cité, page 106, et Pensée sauvage, page 349.

¹⁰ Entretiens de Cerisy sur les notions de Genèse et de Structure, Mouton, Paris, 1965. Pages 42 et 54.

¹¹ J. PIACET, Le structuralisme, P.U.F., Paris, 1968. Page 122.

¹² Structuralisme et dialectique, ouvrage cité, page 135.

Qu'en est-il de l'approche psychanalytique dont la préoccupation avouée est de se placer à la fois rigoureusement à l'opposé du structuralisme sur le plan de la philosophie du sujet, mais également très proche de lui quand elle n'entend traiter dans la trace écrite que de l'ordre du symbolique.

II. QUAND IL EST QUESTION DE LA PSYCHANALYSE

Le préalable est ici celui du sujet puisant au fond de lui-même le matériau d'écriture, démarche vers l'origine, aspiration à une vérité qui se dirait là, expression d'une nécessité intérieure. Mais que représente le sujet dans cette perspective ?

1. Le "je" et le collectif

Dès lors qu'il est question du "je", peut-on le concevoir éradiqué du monde social ? Sans tomber dans le véritable "bric à brac" du freudo-marxisme, il faut reconnaître que la question du "je" est difficile à cerner dans le cadre d'une approche socio-historique. Constatons qu'il existe comme un passage obligé : celui de la petite enfance d'un individu, où se constitue originairement le sujet en référence au désir et la loi, à la symbolique des figures parentales, à l'ordre de la castration. Thèmes qui apparaissent finalement très éloignés de ceux que le matérialisme historique conduit à tenir pour essentiels.

Et c'est toujours à ce moment des échanges d'un groupe que les points de vue s'affirment convergents autour du débat toujours recommencé entre les tenants du tout psychologique et ceux du tout sociologique. Tout se passe comme s'il devait y avoir un inévitable carrefour où se croiseraient, venant d'un côté, les tenants de la structuration originaire de l'identité du sujet, provenant d'un pays sans histoire, et, de l'autre, ceux qui pensent que la personnalité se construit à tout âge dans un monde en évolution sociale. Outre le problème de priorité, chacun prétend emprunter l'autoroute !

Il faut sans doute refuser l'exclusive à chacune de ces interprétations. La première ne peut plus méconnaître ce qui fait l'essence d'un individu dans la gestion qu'il doit opérer dans la contradiction des rapports sociaux, c'est-à-dire l'ensemble des difficultés de vie auxquelles il est confronté. La seconde ne peut ignorer la formation précoce d'une identité qui ne cessera plus de faire sens pour la personnalité. La première ne peut se satisfaire à "désubjectiver" les rapports sociaux. La seconde ne peut se réduire à "désubjectiver" l'individualité psychique conçue comme un cas de figure d'une personnalité impersonnelle. Pourrait-il y avoir un sens sans véritable histoire et une histoire sans véritable sens ?

L'individu n'est pas un invariant. Chaque forme sociale porte en soi sa loi d'individualité qui en est, en retour, une dimension essentielle. On n'est pas un individu de la même façon dans une communauté Zen, un monastère ou une colonie de fourmis... Il ne peut y avoir d'idéologie de l'individu abstrait. L'être humain ne pouvant *"se constituer en individu singulier que dans la société"*¹³.

Axer une activité d'écriture sur la personne ne peut empêcher de prendre en compte ce qu'un homme fait de sa vie, mais aussi ce que sa vie fait de lui. *"La base de la personnalité ne se trouve pas dans l'individu pris à part, mais paradoxalement au dehors, dans le monde social qui régit les logiques de fonctionnement et de développement, comme par exemple les premières identifications, le travail salarié. Base externe de la personnalité, le monde social est plus que son environnement qui ne peut être un concept légitime qu'en psychologie animale. Le monde social représente pour l'individu humain sa propre essence excentrée, son potentiel d'humanité à partir duquel il s'humanise en l'intériorisant."*¹⁴

La personnalité n'est pas un catalogue de figures psychiques sur papier glacé. Elle n'est pas non plus un agrégat de rôles sociaux ou de statuts voulus, reconnus ou non, imposés. C'est un système d'acti-

¹³ K. MARX, *Contribution à la critique de l'économie politique*, Éditions sociales, Paris, 1977. Page 150.

¹⁴ *Je/l'individualité*, ouvrage cité.

tés inséparablement sociales et individuelles, objectives et subjectives, fondées sur et dans l'ensemble des rapports sociaux. On ne peut cliver les deux faces de la personnalité que sont l'identité et les activités dans lesquelles elles se déploient.

2. Le coup de "l'après-coup"

Aussi, ce qui paraît parfaitement récusable dans la démarche d'une certaine psychanalyse, c'est l'attitude qui consiste à déréaliser les activités et les contradictions du social et ce qu'elles suscitent dans la vie des hommes. Ainsi, tout engagement militant sera ramené du côté de "l'après-coup" infantile, de la rationalisation de la pulsion agressive, etc. Sans que soit reconnue l'objectivité nécessaire d'un tel engagement. Tout se passe comme si l'acte humain inscrit dans la réalité et agissant sur elle pour la transformer devenait une zone opaque au profit d'une dimension de la subjectivité. Un sujet roi et déréalisé. Toute explication revient dès lors à la répétition de structures relevant des arcanes infantiles.

Constatons qu'aujourd'hui des praticiens et des théoriciens de la psychanalyse paraissent enclins à se réinterroger sur cette attitude en interpellant les problèmes du travail, du chômage, de l'ethnoculturelle des institutions et des pratiques politiques^{15 16}. Alors même que le marxisme est en pleine recherche sur les questions de l'identification, de l'imaginaire et du sens pour élaborer des approches matérialistes historiques de la subjectivité et questionner, comme le souligne Y. CLOT, comment et en quoi le symbolique fait partie du réel.

On voit, après ce long détour, que s'interroger sur la production d'écrit sans mettre en question les outils conceptuels qui nourrissent les différentes démarches, c'est se condamner à l'inévitable pont aux ânes du débat sur la primauté à accorder à tel ou tel modèle selon l'air du temps ou la "soft-idéologie", comme on dit aujourd'hui. Il y aurait d'un côté le choix de ce qui se donne à être la "vérité" que nous offre le structuralisme qui tire ses lois de l'analyse du texte considéré comme objet clos et cohérent. Ce texte pouvant être un écrit, un type d'écrit, une œuvre... Démarche doublement rassurante quant à la "sécurité épistémologique" d'une part et la mise à distance du sujet qu'elle autorise d'autre part.

Il y aurait de l'autre côté la découverte de l'expression progressive du sujet qui s'écrie(t) et se redécouvre dans ce pays du silence entre l'œil et la voix que constituent les mots, où l'on aspire à naître et à s'engendrer par le verbe. Dès lors, le choix passerait-il par l'un ou l'autre, par l'un et l'autre et dans quels savants dosages de proportions ?

On l'aura compris, et le stage nous aura permis de clarifier, cette position qu'il n'était pas possible de laisser les choses en état sous peine de reproduire inlassablement l'état des choses.

La spécificité de l'écriture doit être abordée plus par la situation de communication qu'elle représente, qu'elle autorise (et qui s'y autorise ?) dans le champ social que par la spécificité de la langue, fût-elle codée par les détenteurs du pouvoir-écrire ou par l'histoire du sujet. Ce qui doit nous interroger au premier chef, avant et au-delà de la connaissance de l'objet-texte ou du sujet-écrivain, ce sont les processus d'écriture dans leur fonctionnalité sociale, leur prise de pouvoir sur le monde, leur potentialité de transformation de la réalité qu'ils autorisent. Si nous désirons jouer pleinement notre rôle d'éducateur (au sens d'é-ducteur), nous devons concentrer nos efforts pour tirer l'activité de production d'écrit le plus possible hors du champ dominant sémiologique et introspectif dans lequel elle se trouve constamment reconduite.

Les écrits sont plus que du papier, ce sont des idées. Ecrire, c'est développer la prise de conscience que l'on produit un système au fur et à mesure de la transformation que l'on opère sur une réalité, c'est apprendre et s'autoriser à passer du conjoncturel au structurel, à se distancier de l'événement. Et c'est

¹⁵ Débat entre Y. CLOT, Gérard MENDEL, Lucien SÈVE, Révolution du 7 décembre 1984.12.84, pages 56 et 57.

¹⁶ Bernard MURDWOLF, *Le divan et le prolétaire*, Messidor-Éditions sociale, Paris, 1986.

bien autre chose que de se payer de mots, car c'est la mise en perspective d'une démarche de prise de pouvoir.

La réussite d'une technique n'est jamais en soi la validation de cette technique. Il sera toujours temps de faire des gammes sur l'écrit, mais il y a fort à parier que celles-ci n'auront plus les caractéristiques de celles que l'on nous propose, car les écrits dont il sera question n'auront pas à remplir les mêmes fonctions.

Jean-Louis Rinaldini

À PROPOS DU SÉISME

Chronologie des faits selon les médias

- Premier temps : "Jeudi noir" à la bourse de New York.
- Deuxième temps : Répercussions à la bourse de Paris.
- Troisième temps : Le gouvernement de droite qui, naguère encore, vantait les mérites de sa politique de privatisation, se sent gêné aux entournures.
- Quatrième temps : L'opposition socialiste ne manque pas d'enfoncer le clou sur le mode : *"Nous vous l'avions bien dit."*

Le point de vue du lecteur-électeur

Jusque-là, tout est clair; non que le citoyen moyen ait la moindre idée de ce qui s'est passé réellement sur les places financières (cela relève-t-il d'ailleurs de l'ordre du réel ?), mais enfin, français rompu à la "politique politicienne", il entend bien que la majorité conservatrice n'a pas lieu de se réjouir de pareille conjoncture, tandis que l'opposition de gauche a tout à gagner à réaffirmer ses critiques en cette occasion.

Entrée en scène de la métaphore et conséquences

Elle flottait dans l'air depuis le début de l'affaire : "tempête", "tourmente", "cataclysme", "séisme", etc. Pointait, une fois de plus, comme alibi à l'effondrement boursier, le "naturel" dont on sait qu'il est la clef de voûte idéologique de la pensée bourgeoise depuis près de deux siècles. Et cette fois, au pied de la lettre : la bourse était, en somme, affaire de météo.

Or là, nous entrons au cœur des effets de langage en tant qu'ils "travaillent" insidieusement, message après message, la conscience-connaissance que nous avons du monde et façonnent de longue haleine notre système de valeurs.

Mais écoutons plutôt M. Denis BAUDOIN, porte-parole du gouvernement. Un communiqué souligne qu'il juge "choquante" l'attitude du Parti socialiste en la circonstance : *"Le gouvernement, le Premier ministre, le ministre d'État sont décidés à rendre les coups parce que ce n'est pas supportable. Dans la tourmente, ce n'est pas le moment d'ajouter même son petit souffle au souffle des éléments déchaînés."* Fin de citation, comme on dit à la télévision.

Résumons-nous : les "libéraux" avaient des difficultés, les "socialistes" en prenaient acte, quoi de plus politiquement orthodoxe, de moins "choquant" en définitive. Il a suffi à M. BAUDOIN de "naturali-

ser" les lacunes du système capitaliste en catastrophe naturelle ("tourmente", "éléments déchaînés") pour que, ipso facto, par le jeu de la métaphore, la riposte socialiste s'apparente dans l'esprit du lecteur aux exactions de ceux qui pillent les maisons après le cyclone ou à l'allumette jetée par le pyromane au moment où les pompiers combattent au péril de leur vie. Le terme de "choquant" est alors trop faible - exquise modération de M. BAUDOIN -, c'est "criminel" qu'il fallait dire ! CQFD.

Épilogue de la fable et morale pédagogique

Nous tentons d'en convaincre le lecteur dans un ouvrage qui sera prochainement publié par l'AFL, il est urgent que les pratiques de lecture-écriture opèrent un déplacement d'attention du signifié au signifiant ou, si l'on préfère, du contenu du message à la forme langagière (ici rhétorique) qui le supporte. Car si je m'en tiens à ce que dit littéralement M. BAUDOIN, je suis inévitablement amené à condamner comme lui ceux qui "soufflent" sur le feu; mais si je sais opérer un recul critique sur la manière qu'il a eue de "fabriquer" son discours (usage d'une métaphore), alors je ferai le trajet inverse, je remplacerai "souffler" par "critiquer" et feu (ou "éléments déchaînés") par "jeu des marchés financiers", et il n'est plus du tout acquis que je me range à son point de vue et sois aussi "choqué" que lui par les commentaires de ses adversaires politiques.

Il y a cinquante ans de cela, les classes de première des lycées s'appelaient "classes de rhétorique". "L'élite" savait sans doute d'instinct ce qui était bon pour ses enfants... Avec l'explosion démocratique (?), cet enseignement s'est perdu. Dans le même temps, la somme des travaux engagés autour du structuralisme et la sémiologie sur la "textualité" redonnait paradoxalement vigueur à cette antique notion, en soulignant qu'avant d'être le lieu d'une signification, tout discours est "un fait de langage". Les publicistes et autres "communicateurs" de masse l'ont compris, qui font actuellement du discours médiatique un "Texte" généralisé.

L'École va-t-elle enfin se donner les moyens de relever le défi de la textualité ?

Paul Léon